

Japon L'île d'Iwaïshima, noyau dur de la résistance antinucléaire Page VIII

Piano Behzod Abduraimov, une touche ouzbèke à Montpellier Page XII

leMag

Libération

SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23
JUN 2013
www.liberation.fr

Dès 1986, ils semaient le chaos à coups de farces et d'événements périlleux. Histoire de la bande légendaire qui créa le Burning Man, une ville éphémère surgie dans le désert du Nevada chaque fin d'été.



Feu la cacophonie

SEBASTIAN HYDE ET KEVIN EVANS

The Cacophony

En 1986, un groupe de trublions californiens organisait un chahut farfelu : massacre de télévisions, marathon en saumons géants et le mythique festival Burning Man. L'un des meneurs, John Law, raconte les pérégrinations de ces grands-pères des flash-mobs et autres Anonymous.

Par **MARIE LECHNER**

« **A**vant qu'Internet ne vous fasse perdre le privilège du mystère. Et c'est ce que la Cacophony Society de San Francisco m'a abondamment donné », déclare l'excentrique

Margaret Cho, star américano-coréenne du stand-up, madone des gays et bisexuelle affichée, à l'occasion de la parution d'un livre qui retrace l'épopée de Cacophony Society. Bande légendaire de misfits californiens, figures phare de l'underground des années 80 et 90, les cacophonistes ont fait surgir l'aventure au coin de la rue et transformé San Francisco en vaste terrain de jeu. Aux antipodes de la ville sans frictions dont rêve Google, qui s'ingénie à nous transformer en créatures prévisibles, anticipant nos déplacements et comportements - histoire d'être sûr qu'il ne nous arrive (plus) rien -, il peut être salvateur de rappeler le rôle vital du désordre, du chaos, de l'inattendu dans l'expérience urbaine. Et qui de mieux pour secouer une société rivée à ses écrans que la Society of Cacophony. Durant près de trois décennies, ils ont escaladé tous les ponts de la ville, pagayé dans ses égouts, dansé en rappel sur les façades, infiltré ses zones d'ombre, fait des pique-niques de minuit dans des friches, quand ils n'organisaient pas toutes sortes de happenings perturbateurs. Massacre sadique de 500 postes de télévision, course à contre-courant d'un marathon déguisés en saumons géants, ou parade de Marie-Antoinette offrant de la brioche aux pauvres pour fêter la prise de la Bastille. Ce sont eux qui sont à l'origine du mythique festival Burning Man, ville éphémère surgie du désert de Black Rock, au Nevada, qui draine tout ce que la Silicon Valley compte de freaks et d'informaticiens en goguette. Mais aussi du Billboard Liberation Front qui, depuis

trente ans, « corrige » les panneaux publicitaires, ou encore des Santarchy, ces meutes de vilains pères Noël lâchés dans les grands magasins à la période des fêtes, qui ont proliféré tout autour du monde.

Amateurs de pic d'adrénaline mais aussi de rigolade, de farces gargantuesques et de manifestations contre tout et n'importe quoi, les cacophonistes ont contribué à lutter contre l'artériosclérose culturelle. Leur créativité effrénée continue d'irriguer tant le théâtre de rue d'Improv Everywhere que les canulars médiatiques des Yes Men, ou la communication guérilla des activistes d'Adbusters, à l'origine d'Occupy Wall Street. Ils sont les grands-pères des flash-mobs, des jeux urbains, des détonnements publicitaires. Et préfèrent le divertissement fait maison à celui vendu en magasin.

Défense des carnivores

Leurs péripéties font l'objet d'un fantastique livre, *Tales of The Cacophony Society*, compilation de documents et photos inédites qui raconte pour la première fois l'histoire de ce réseau anarchique d'anticonformistes que seul rassemblait le plaisir du jeu (1). « C'est un mode d'emploi à mettre entre les mains de tous les kids, en espérant que ça leur donne des mauvaises idées », plaisante John Law, l'un des membres historiques et coauteur avec Kevin Evans et Carrie Galbraith. Bel homme au regard bienveillant, barbe à la Souvorov, John Law était de passage à Paris en mai à l'invitation de ses amis français de l'UX (Urban eXperiment), organisation clandestine parisienne qui compte parmi ses faits d'armes la restauration de l'horloge du Panthéon ou l'aménagement d'une salle de cinéma dans des carrières souterraines.

La veille encore, Law explorait un sanatorium abandonné de la région parisienne avec des amis, retenant tout couvert de poussière chez leur hôte étonné. « Quand je visite un bâtiment abandonné, je finis toujours par grimper sur le toit pour faire une petite sieste », dit le fringant cinquantenaire. John Law est de la génération d'avant les portables. Il est d'une ponctualité polie, pile à l'heure



Society: total chaos



John Law, à la «Meat Parade», en 1997. PHOTO MAYA HAYUK

au rendez-vous matinal, fixé au guichet de la station de métro Michel-Bizot, dans le XII^e à Paris. On repère immédiatement la silhouette à l'élégante désinvolture, feutre sur la tête, costume souple et sombre, chemise hawaïenne noire à fleur orange. Dans le livre, on le voit quelques années plus tôt, suspendu dans le vide aux câbles du Golden Gate. Ou encore, hirsute, dans un complet blanc taché de sang brandissant une tronçonneuse ou une tête de porc, lors de la Meat parade, manifestation de défense des carnivores dont il est à l'initiative. «Les légumes, c'est mon deuxième plat préféré», plaide Law, mais je suis contre les gens qui se prennent trop au sérieux, qui sont persuadés que leur système de pensée est le bon et veulent l'imposer aux autres», dit-il, visant les extrémistes «Veget-Aryans», de la cause animale, PETA.

Pluie de tripes et de sang

Dans l'ouvrage, John Law apparaît sous différents pseudos, Sebastian Melmoth, Vito Lawtoni ou Ed Norton, en hommage à l'excentrique empereur Norton, businessman ruiné devenu fou autoproclamé empereur des Etats-Unis en 1859.

Norton est l'un des saints patrons des cacophonistes, aux côtés d'Alfred Jarry, les trublions se réclamant plutôt de l'inventeur de la pataphysique ou des dadaïstes, que de Guy Debord, chef de file des situs.

«Bien que nous ayons fait des tas de trucs illégaux – ce qui nous a valu d'être arrêtés de nombreuses fois –, nous n'avons jamais rien fait d'immoral. On disparaissait comme on était venu, sans dégrader, sans laisser de traces

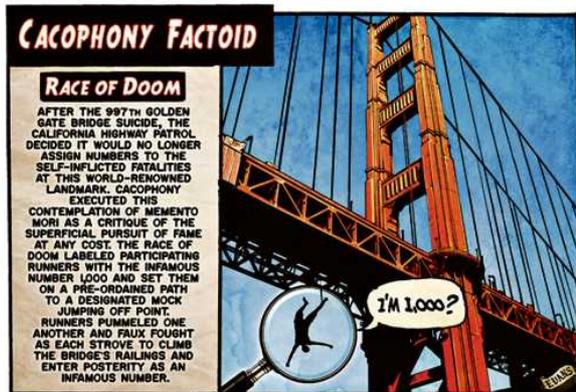
John Law, cacophoniste à propos du Suicide Club

Comme ses héros, Cacophony adoptait des comportements déviants pour remettre en cause la bien-pensance bourgeoise et la vie par procuration. «Et comme dans la vie réelle, contrairement à ce qui se passe sur l'écran, Cacophony n'était pas simplement amusant et divertissant. Ça pouvait être effrayant, sale, dangereux et même particulièrement stupide par moments», tient à préciser le vétéran. La Cacophony Society n'a pas surgi du néant, mais des cendres du Suicide Club, beaucoup plus secret et fermé, qui a inspiré le célèbre roman Fi-

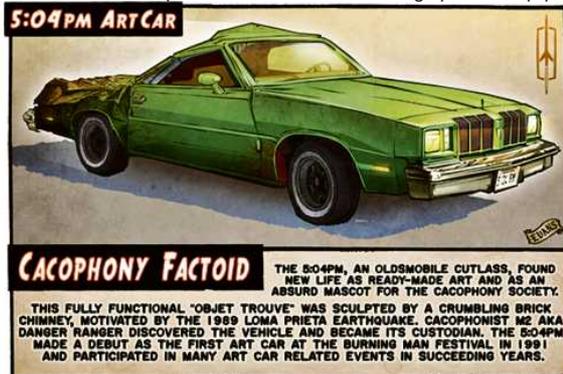
ght Club, de l'écrivain américain Chuck Palahniuk, porté à l'écran par Fincher. Palahniuk lui-même raconte, dans la préface hilarante de l'ouvrage, sa rencontre avec la Cacophony Society, lors d'une soirée voodoo organisée à Portland, qui dégénère dans une pluie de sang et de tripes. «Ils ne se souciaient pas de leur look. C'est comme s'ils n'avaient jamais été à la gym ou compté les calories. Quand ils essayaient de danser, c'était pire... Ils dansaient comme des paralympiques. Ces gens de Cacophony, ils étaient si peu cool que même moi j'avais l'air cool en comparaison. Bon Dieu, ils étaient pitoyables», décrit l'écrivain en début de soirée avant de revoir son jugement et de rejoindre le club. «C'était un laboratoire pour expérimenter avec la culture. Et pour expérimenter avec nous-mêmes», dit-il de ses nouveaux amis, devenus une source d'inspiration féconde. L'histoire tortueuse de ces renégats dé-

bute à la fin des années 70, dans la Communitary de l'université d'Etat de San Francisco, une free school comme il en existait alors à travers tout le pays, où n'importe qui pouvait proposer un «cours»: des conversations en français, des rudiments de mécanique ou des interventions moins académiques, comme le très populaire «Pie of the Month Club», initié par l'un des administrateurs, Gary Warne. «Une personne était choisie sur la liste chaque semaine pour en assassiner une autre... avec une tarte. L'université goûtait très peu ce genre de cours, dont elle ne mesurait pas la portée éducative», rigole John Law, fraîchement débarqué à San Francisco, en stop en 1976. Grandi dans une petite ville de campagne du Michigan puis du Tennessee, l'ado turbulent s'enfuit de la maison à 17 ans, alors qu'il est en probation. «J'ai fait pas mal de conneries, mon père était professeur, mais d'un milieu modeste. Il croyait très fort en l'éducation, moi, j'étais le seul à ne pas avoir été à l'université.»

Law dort dans les parcs, mendie, fait la plongée: «Quand je ne travaillais pas, je marchais pendant des heures. J'ai tout exploré, j'ai tou-



«Race of Doom factoid», par Kevin Evans, co-auteur de l'ouvrage qui retrace l'épopée. Escalade du Golden Gate Bridge à San Francisco, en 1988. PHOTO JOHN LAW



Une voiture sauvée du séisme de 1989 sert de mascotte à la bande, avec mannequins de crash-test en 1996 (ci-dessus). DESSIN K. EVANS. PHOTO COURTESY CHAD MULLIGAN.





THE CACOPHONY SOCIETY: TOTAL CHAOS

→ jours rêvé de grandes villes. Et puis, mon coloc m'a parlé de ces cours bizarres à la Communiversity. Il y en avait un à l'intitulé très bref qui disait "Suicide Club, now and for the rest of your life", suivi de deux paragraphes qui m'ont fait rouler de rire sur le tapis. C'était le truc le plus cool dont j'aie jamais entendu parler. Je voulais faire ça et ça allait changer ma vie.»

Infiltrer des barbecues nazis

Le Suicide Club est né en 1977, un soir d'orage. Gary Warne et ses amis Adrienne Burk (future universitaire féministe respectée), la discrète Nancy Prussia et David T. Warren, fils de bonne famille devenu cracheur de feu, cherchaient un format pour tester leurs limites. Tandis que la tempête fait rage, ils décident de longer le mur d'une vieille forteresse militaire sous le Golden Gate, battue par d'énormes vagues, en se cramponnant à la chaîne. «Très dangereux et stupide, concède Law, mais ils survécurent» et formèrent le Suicide

Club dans la foulée. Ses membres étaient invités à créer des événements pour explorer leurs peurs et leurs fantasmes et les mettre à l'épreuve. «La peur pétrifie le futur, c'est un barrage à l'imagination», écrit Gary Warne, qui a suggéré le nom, inspiré d'une nouvelle de Stevenson. «Gary était fan de Huysmans, il aimait dada et les surréalistes, les pulps américains et la littérature victorienne, où les villes sont des endroits étranges, il s'y passe des choses bizarres, dit Law de son mentor. C'est le seul visionnaire que j'ai jamais rencontré. C'était une personne très éthique. Quand les flics nous arrêtaient, il disait toujours la vérité.» Et de préciser : «Bien que nous ayons fait des tas de trucs illégaux – ce qui nous a valu d'être arrêtés de nombreuses fois –, nous n'avons jamais rien fait d'immoral. On disparaissait comme on était venu, sans dégrader ni laisser de traces.»

Outre les expéditions urbaines plus ou moins périlleuses, les événements littéraires et théâtraux, les jeux costumés dans des hangars abandonnés, les défilés de «voitures artistiques», l'une de leurs marottes était d'infiltrer des sectes bizarres ou des barbecues nazis en prétendant vouloir en devenir membres. A l'image des Diggers, ils vivaient leur vie comme au cinéma, comme si chaque jour était le dernier. «De nom-

breuses peurs sont liées à l'ignorance. Si grimper sur les ponts ne m'effrayait pas, j'étais en revanche terrorisé à l'idée d'être mis dans l'embarras», raconte John Law. L'événement le plus extrême qu'il ait fait, c'était de prendre le «cable car» tout nu. «Ça m'a rendu malade. Je suis de la classe moyenne et ce genre de truc, ça ne se faisait pas. Mais au final, rien de grave ne s'est passé et cette expérience m'a permis de surmonter ma timidité, et de parler en public.»

Portland, LA, New York...

Le club est démantelé en 1982. Après six ans, «tout le monde couchait avec tout le monde, c'était devenu une clique, fermée sur elle-même, l'antithèse de ce que voulait Gary». L'année suivante, c'est Gary Warne qui meurt prématurément à 35 ans d'une crise cardiaque, laissant ses compagnons dévastés. Les anciens du Suicide Club s'ennuient et décident de reformer un groupe en 1986. «Cacophony Society était plus ouverte, une organisation plus lâche et inclusive, qui pouvait fédérer des initiatives d'origines diverses, ce qui a ses bons côtés, mais à certains égards, c'était aussi moins intense», estime rétrospectivement John Law.

Cacophony multiplie les «événements» et contamine bientôt Los Angeles, Port-

land, New York, essayant des sections dans douze grandes villes à son apogée... «Toute idée farfelue ou non, spectaculaire ou non, pouvait donner lieu à un événement. Un livre qu'on aimait, une histoire de famille, un jeu d'enfant, n'importe quoi. C'était une manière de rassembler des gens qui n'est basée ni sur l'argent ni sur le commerce. Ensemble, on créait une réalité alternative, à laquelle on décidait de croire», explique John Law. «Un événement Cacophony est tout ce que l'esprit peut imaginer et le corps exécuter», résume un autre participant qui compare ces expériences «à celles qu'on peut avoir sous l'emprise de la drogue, mais sans les drogues.»

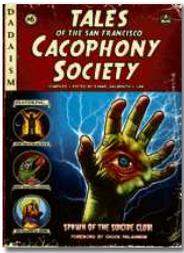
A ce titre, l'aventure Burning Man est ce qui s'en rapproche le plus. L'événement débute comme un feu de joie rituel sur la plage de Baker Beach, à San Francisco au solstice d'été de 1986, au cours duquel est brûlé un mannequin de bois de 2,40 mètres. En 1990, la police empêche l'immolation, faute d'autorisation officielle. Un groupe de cacophonistes – John Law en tête –, décide alors de transporter la monumentale sculpture en camion dans le désert du Nevada. «Avant, c'était une fête sur la plage, mais lorsqu'on a emporté l'effigie dans cet environnement étranger, cette page vide qu'est le désert, tout deve-

De haut en bas et de gauche à droite: Première édition du Burning Man dans le Nevada, en 1990, avec Steve Mobia et David T. Warren, le cracheur de feu (à droite).

PHOTO CINDY KOLNICK
Détournement publicitaire, pour les 50 ans de McDo, en 2005.

PHOTO DR.
Lors d'une opération pères Noël à New York, en 1998.

PHOTO LEILA GODOWSKI
Instituée en 1994, la course de saumons à contre-courant s'immisce dans le marathon de San Francisco. PHOTO PETER FIELD.



TALES OF THE SAN FRANCISCO CACOPHONY SOCIETY de KEVIN EVANS, CARRIE GALBRAITH et JOHN LAW
Last Gap Publishing, 292 pp., 39,95 \$, non traduit.

«... nait possible.» Quatre-vingts personnes se pointent pour ce trek inédit. «Nous étions prêts à quitter la ville, pour faire quoi? Ça n'avait pas d'importance, c'était une aventure (avec un grand A) vers l'inconnu», écrit Louis M. Brill, l'un des participants, qui évoque la géniale électricité dans l'air: «Quatre-vingts étrangers brusquement devenus amis s'engageaient à suivre cet étrange homme de bois dans le désert et vivre avec lui jusqu'à son dernier moment, lorsque le bois ne serait plus que cendre et fumée.»

Au bout du voyage, le paysage lunaire de Black Rock, ancien lac asséché par le soleil où plus rien ne pousse, encerclé au loin par la montagne, où l'étrange caravane établit son campement. La «plage» est régulièrement parcourue par des colonnes de poussière de près de 30 mètres de haut qui dansent dans le désert. Conformément au rituel, les cacophonistes ont tracé une ligne sur le sable pour définir la Zone, puis ils l'ont franchie. «Nous n'étions plus au Nevada, mais dans la Zone.» Ici, plus de règles, chacun est libre de faire ce qu'il veut. Seule consigne: «No spectator». L'homme de bois est assemblé puis érigé et tout le camp s'organise autour de lui jusqu'à la cérémonie finale, où David Warren crache une longue flamme qui vient lécher les genoux de Burning Man, lequel s'embrase. Les participants ont ensuite revêtu d'élégants habits de soirée ou costumes bizarres pour faire la fête dans la fumée et la joie. «Les premiers Burning Man étaient vraiment de l'anarchie pure, mais dans le meilleur sens du terme, chacun était responsable de lui-même, tout en étant conscient des gens qui l'entourent, personne n'avait besoin de dire ce qu'on avait à faire», confie Law.

Communautés éphémères

Burning Man faisait partie des «Zone Trip», ces expéditions de cacophonistes intrépides vers des destinations inconnues et mystérieuses, inspirées par le film *Stalker* de Tarkovski. S'y sont greffées des communautés artistiques éphémères, collaborant sur des performances et installations in situ dans le paysage inhospitalier. Burning Man donnait forme au concept de TAZ, la «zone autonome temporaire» initiée par Hakim Bey en 1991: elle «occupe provisoirement un territoire, dans l'espace, le temps ou l'imaginaire, avant de se dissoudre».

Mais l'événement s'est répété, pour devenir l'un des rendez-vous les plus courus de la côte Ouest, et la taille de l'effigie, désormais faite de tubes de néons, n'a cessé de croître pour atteindre près de 30 mètres de haut. Les 58 000 billets de l'édition 2013 se sont arrachés malgré les prix élevés (380 dollars, 283 euros). «Ça s'est professionnalisé, avec le contrôle renforcé qu'implique toute bureaucratie. C'est devenu un lieu de vacances pour des informaticiens. Beaucoup parlent de Burning Man comme d'une utopie, mais l'hédonisme ne me semble pas une bonne pierre d'angle pour édifier un mouvement», dit Law, qui s'est retiré après le désastreux événement de 1996, où l'un de ses amis s'est tué dans un accident de moto et où plusieurs personnes furent blessées.

Law se désolidarise de la direction prise par la manifestation. «Agrandir une image centrale, même s'il n'y a pas de mauvaise intention derrière, je trouve ça

répréhensible. Burning Man est devenu ce qu'il est parce que les gens ont réalisé qu'ils pouvaient faire leur propre création dans cet endroit extraterrestre. Et parce que l'environnement générait un nouveau genre de communauté, mais une communauté de marginaux. Je ne veux pas que tout le monde ait la même idée, ça deviendrait ennuyeux.»

Les kids et la technologie

Aujourd'hui, Law dit préférer les Maker Fair, rendez-vous des bricoleurs adeptes du Do it yourself. «Lorsque les événements se répètent, ils perdent de leur intérêt et de leur impact visuel. C'est arrivé souvent, comme avec Santarchy. La première fois, on était une trentaine de pères Noël à picoler et à manger dans les assiettes des autres. Plus de cent l'année suivante, et toujours plus. C'est devenu aussi folklorique que le mythe dont on se moquait», analyse avec lucidité mais sans amertume celui qui fut à l'origine du

projet. «Quand j'ai appris à 9 ans que le père Noël était un mensonge, ça m'a rendu cynique. Se promener dans la rue avec trente autres pères Noël, c'était se réapproprier ce symbole qui appartient à Coca-Cola et à toutes ces horribles multinationales qui veulent nous vendre des choses dont on n'a pas besoin. Mais plutôt que de tout casser, on a choisi de s'en moquer», dit celui qui est resté fidèle à ses principes.

«Même si les artistes étaient très impliqués et les événements empreints d'une tonalité politique, Cacophony n'était pas un mouvement politique ni artistique, explique Law. C'était une expérience sociale. Un endroit où les gens qui avaient leurs propres visions étranges pouvaient se retrouver.» Avec l'apparition d'Internet, Cacophony est devenu moins nécessaire, les mêmes idées pouvaient s'organiser en ligne, la mythique lettre d'information en papier Rough Draft, organe officiel de la Cacophony Society,

est arrêtée en 2000. «C'est devenu le passé», constate Law. Mais il fait confiance aux kids pour faire perdurer le mauvais esprit des cacophonistes. «Je suis pathétique quand il s'agit de technologies, mais les jeunes ont grandi avec ces outils, ils savent comment les utiliser et échapper au contrôle», dit-il, évoquant les Anonymous, essaim anarchique qui s'assemble pour une action commune, préméditée sur le réseau avant de disparaître dans la tuyauterie «for the lulz» comme ils disent.

Le slogan des cacophonistes pourrait passer pour l'un de leurs communiqués: «Nous sommes les farceurs, les poètes, les artistes, les enfants indisciplinés, le cafard sous le tapis, les sages trous du cul, l'œuf pourri au pique-nique d'entreprise, les esprits viraux de la fermentation culturelle. Vous êtes probablement déjà membre.»

(1) Talesofcacophony.com

FORUM DE L'EUROMÉTROPOLE

À LILLE AU THÉÂTRE DU NORD
LES 28 ET 29 JUIN

LA CULTURE, UNE VALEUR AJOUTÉE?

DEUX JOURS DE DÉBATS AVEC
JOACHIM LAFOSSE, ODILE DECQ,
MICHAEL GOLDMAN, PATRICK
ROEGIERS, CAROLINE BOURGEOIS,
CATHY DE ZEGHER...

Inscriptions sur liberation.fr



EUROMÉTROPOLE
EUROMETROPOOL
LILLE-KORTRIJK-TOURNAI



Nord
LILLE-KORTRIJK-TOURNAI



FÉDÉRATION
DES RÉGIONS



WALONIE

Met steun van de
Vlaamse overheid



RÉGION
Nord-Pas de Calais



KORTRIJK



LA VOIX
DU NORD



LE SOIR



nord
pas-de-calais



Théâtre
du Nord



Lille3000



Ville de Lille



CULTURE
WAYS



Funet



LE SOIR



LE SOIR



LE SOIR



LE SOIR



LE SOIR



LE SOIR



LE SOIR